



**MULTIPLIER  
LES RÉSISTANCES  
ANTIFASCISTES**



# Édito

## Le monstre est-il acajou, rouille ou noisette ?

On peut toujours se disputer.

D'abord à propos des étiquettes. Faut-il aujourd'hui parler de fascisme aux USA ? Cela commence à devenir de plus en plus clair, mais certains rechignent encore à nommer les choses. En Europe ? C'est déjà plus contrasté. Et en Belgique ? Oui, diront quelques militants, le fascisme est déjà là. Non, répondront la majorité des autres, il y a de nombreux éléments inquiétants mais on ne peut pas ranger la droite néolibérale et le fascisme dans le même sac.

*Débats, polémiques, rancœurs. Et pendant ce temps...*

Admettons qu'on mette les polémiques de définition de côté, et qu'on se décide à agir. On va encore se disputer. « Ce qu'il faut, c'est être radical ! ». Mais d'autres points de vue surgissent aussitôt. « Il faut être rassembleur, ne pas effrayer les gens ». Ou encore : « le plus important c'est de susciter l'espoir avec un vrai programme alternatif ».

*Débats, polémiques, rancœurs. Et pendant ce temps...*

L'actualité s'en mêle. Un fasciste meurt quelque part en France. L'antifascisme est pointé du doigt dans certains médias. À nouveau, on va pouvoir se disputer. « C'est un mort de trop », aucune mort n'est justifiable, « maintenant il va falloir passer son temps à expliquer que l'antifascisme, ce n'est pas cela... ». Le degré de violence et de radicalité divise et sème le doute.

*Débats, polémiques, rancœurs. Et pendant ce temps...*

On peut toujours se disputer.

Le parti pris de ce numéro, qui est aussi celui de ce magazine en général, est de refuser de jouer le jeu du purisme militant et des querelles dogmatiques de chapeau, de stratégie, d'idéologie, de génération, d'identité. Qu'on nomme le danger « fascisme », « extrême droite » ou « dictature », qu'on estime qu'il soit déjà là ou pas encore là, ou presque là, chacun a des raisons profondes de vouloir faire valoir ses analyses. Mais allons-nous vraiment tomber dans ce piège, allons-nous nous disputer pour savoir si le monstre est brun clair, brun foncé, marron, kaki, rouille, acajou, noisette ? Pour savoir si sa première patte est déjà dans la flaque de boue ou juste à côté ?

L'analyse, la théorie, l'histoire, les idées sont essentielles et il est toujours bienvenu de s'aventurer dans la connaissance et dans l'action en profondeur et avec précision. Mais personne n'a jamais demandé aux résistantes et aux résistants de toutes les sombres époques de se mettre d'accord et de résister de la même façon. Au contraire. Des convictions différentes peuvent s'articuler. Puisqu'on a affaire à un monstre qui s'adapte et qui change : multiplions les résistances antifascistes. Que la force soit avec vous.

**Guillaume Lohest**

### Ont collaboré à ce numéro :

Adrienne Demaret  
Guillaume Lohest  
Renato Pinto  
Charlotte Renouprez

### Rédacteur en chef :

Guillaume Lohest

### Crédits photos :

Canva, Freepik, Wikimedia Commons

### Graphisme & mise en page :

Magali Lequeux

### Éditeur responsable :

Charlotte Renouprez,  
rue du Lombard 8 - 5000 Namur  
Tél : 081/73.40.86  
secretariat@equipespouplaires.be

# Si ce n'est pas du fascisme, qu'est-ce que c'est ?

Par Renato Pinto



2021 storming of the United States Capitol/Siege Flags in support of Donald Trump  
CC-BY-2.0 Flickr images reviewed by FlickreviewR 2 Files from Tyler Merbler Flickr stream

**L**a prudence impose de bien peser certains mots avant de les utiliser. « Fascisme », par exemple. Le franchissement de plusieurs lignes rouges au cours de ces dernières années, notamment aux États-Unis, nous oblige cependant à nous interroger sur la façon de décoder ce qui se déroule.

Pas un jour ne passe sans qu'on entende dire que l'actualité est anxiogène. Le contexte international y est pour beaucoup, notamment en raison des provocations quotidiennes du président des États-Unis. S'il s'agissait d'un individu isolé, si puissant soit-il, on ne s'en inquiéterait pas plus que ça. Mais le succès de Trump a fait tache d'huile ces dernières années. D'autres dirigeants se sont inscrits dans la même veine, combinant les outrances verbales à une politique centrée sur l'intérêt du plus fort.

Au vu de ces évolutions, un certain nombre d'articles et de documentaires ont posé la question : à quoi est-on confronté ? Comment qualifier politiquement la séquence qui est en train de se jouer ? Voire même, n'est-ce pas un relent fétide de fascisme qui imprègne notre époque, et plus particulièrement l'ère Trump et consorts ?

Si nous avons décidé d'empoigner ces questions, ce n'est pas pour nous substituer aux historiens, politologues et autres sociologues qui s'emploient à les documenter. Le but de cette analyse n'est pas de démontrer si oui ou non des États sont en train de basculer vers le fascisme, mais d'alerter sur un certain nombre de lignes rouges qui ont été franchies ces dernières années.

## Les faits

Tout d'abord, nous pointerons trois dates : trois points de bascule d'autant plus marquants qu'ils concernent l'État le plus puissant de la planète sur le plan militaire et économique (mais nous aurions pu en choisir d'autres concernant des pays moins médiatisés et influents).

## Le technofascisme

désigne une « doctrine politique qui cherche à démanteler les démocraties libérales pour instaurer un régime autoritaire, en s'appuyant sur les algorithmes et les réseaux sociaux afin de manipuler les comportements collectifs et de contourner les mécanismes représentatifs ».

Ce mot s'est imposé en 2025 pour qualifier l'influence des barons du numérique sur l'opinion publique et l'exercice du pouvoir<sup>13</sup>.

**6 janvier 2021, l'assaut du Capitole :** « Nous allons marcher sur le Capitole », a déclaré Donald Trump à ses partisans... et c'est ce qu'ils ont fait ! Le 6 janvier 2021, l'un des principaux symboles de la démocratie représentative<sup>1</sup> était pris d'assaut par des casseurs surchauffés, considérant que leur idole aurait dû remporter la victoire lors des élections<sup>2</sup>. Alors qu'il hésitait à employer ce terme, c'est l'assaut du Capitole – et l'« incitation ouverte à la violence civile pour renverser une élection » – qui fait dire à l'historien Robert Paxton que qualifier Trump de fasciste est « non seulement acceptable mais nécessaire<sup>3</sup> ».

**20 janvier 2025, le salut fasciste d'Elon Musk :** Lors de la cérémonie d'investiture de Donald Trump, devenu président des États-Unis pour la seconde fois, l'un de ses soutiens les plus influents est monté à la tribune et, non content de célébrer la victoire de son favori, il s'est fendu d'un geste explicite, bras et main tendus, paume vers le bas. Elon Musk a exécuté un salut fasciste devant un parterre de supporters de Trump, mais aussi aux yeux du monde entier.

Si le geste évoque évidemment l'Allemagne nazie, rappelons qu'il a d'abord été repris à Gabriele D'Annunzio par Benito Mussolini et institué officiellement comme signe d'appartenance et de respect envers l'idéologie et l'autorité fascistes<sup>4</sup>. Sa connotation, ajoutée au soutien affiché de Musk à l'AfD<sup>5</sup>, laisse donc peu de doutes.

Jusqu'il y a peu, exécuter ce genre de gestes en public suscitait automatiquement l'indignation et pouvait même entraîner des sanctions<sup>6</sup>. Que l'homme le plus riche du monde affiche de la sorte ses sympathies fascistes lors de l'investiture du président de l'État le plus puissant n'a donc rien d'anecdotique. Il s'agit d'un tournant majeur.

**7 janvier 2026, la mort de Renee Good :** À Minneapolis, Renee Good et Alex Pretti sont abattus à quelques jours d'intervalle par la police de l'immigration (dite ICE). La violence exercée par cette agence fédérale semble alors atteindre son paroxysme, mais cela fait des mois qu'elle multiplie les rafles et les expulsions.

La brutalité de l'ICE illustre la fermeté de l'administration Trump, particulièrement en matière migratoire mais aussi vis-à-vis de tous les secteurs qui n'ont pas ses faveurs : universités, environnement... L'ICE représente le bras musclé (et armé) d'une politique raciste, dans les mots comme dans les faits. La politique migratoire de Donald Trump traduit concrètement ses discours haineux et les gestes symptomatiques de ses partisans (même si ses prédécesseurs à la Maison-Blanche n'ont pas brillé par leur sens de l'accueil).

Il faut cependant mettre en évidence les résistances d'une part significative de la population. Des manifestations ont eu lieu dans plusieurs villes et des per-

sonnes utilisent des sifflets pour prévenir de la présence d'agents de l'ICE lorsque des opérations sont menées. En octobre 2025, le comté de Los Angeles a déclaré l'état d'urgence afin d'aider les victimes des rafles menées par l'ICE et de s'opposer à la politique autoritaire de l'administration Trump.

## La stratégie de communication

La droite radicale agit désormais de façon décomplexée dans bon nombre de pays d'Europe et d'Amérique parce qu'elle a gagné du terrain sur le plan idéologique. Dans les urnes comme dans les discours, ses idées se propagent à la faveur d'une stratégie bien orchestrée, résumée par ces mots de Steve Bannon<sup>7</sup> : « inonder la zone de merde ». La parole désinhibée de certains leaders politiques trouve un large écho dans l'ensemble de la société, notamment sur les réseaux sociaux, ce qui a contribué au déplacement de la fenêtre d'Overton.

Ce concept désigne l'ensemble des idées et des opinions considérées comme acceptables dans l'espace public. Overton<sup>8</sup> a théorisé le principe selon lequel il est possible de déplacer ce curseur. En politique, le mécanisme est simple à décrire : à force de marteler des propos extrêmes, on rend certaines idées plus tolérables, même si précédemment elles étaient considérées comme choquantes<sup>9</sup>.

Selon le politologue Clément Viktorovitch, cette notion est reliée à deux biais cognitifs. Le *simple fait d'exposition* (être exposé régulièrement à une idée contribue à la rendre plus attrayante) et l'*effet de contraste* (une idée sera plus facilement acceptée si elle est présentée en comparaison avec une autre idée plus choquante, qui sera rejetée ; par contraste, la première idée, radicale mais plus nuancée, paraîtra acceptable).

impensable - radical - acceptable - populaire - politique publique - populaire - acceptable - radical - impensable

Fenêtre d'Overton

Ainsi, les « saluts » exécutés par Elon Musk et Steve Bannon, combinés aux discours outranciers et souvent mensongers de Donald Trump, contribuent au coulissement de la fenêtre d'Overton. L'utilisation répétitive de ces méthodes a progressivement déplacé le débat vers la droite de l'échiquier politique à l'échelle internationale (même si des exceptions existent). Cela participe de la *bataille culturelle*, selon laquelle obtenir le pouvoir dans la sphère politique passe par la victoire des idées dans la société. Or, celle-ci est particulièrement réceptive aux effluves nauséabonds de l'extrême droite car elle est traversée du sentiment de trahison et d'abandon par la classe politique. Les inégalités et la précarité augmentent, la méfiance, l'intérêt personnel et la division sont entretenus : autant de leviers à actionner en sens inverse pour ouvrir la lucarne et aérer la pièce.

## L'analyse

Il est illusoire de juxtaposer deux époques en pensant qu'elles vont correspondre à

100%. C'est pourquoi aucun observateur ne se risquerait à assimiler sans nuances ce qui se passe aujourd'hui aux sombres pages de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Toutefois, le fait que plusieurs analystes emploient volontairement le mot « fascisme » n'est pas le fruit du hasard.

S'il n'existe pas une manière unique de définir le fascisme<sup>10</sup>, c'est parce qu'« on peut jouer au fascisme de mille façons, sans que jamais le nom du jeu change », selon le philosophe Umberto Eco<sup>11</sup>. Malgré ce caractère assez flou, le célèbre auteur dresse une liste de quatorze critères (voir encadré) qui permettent de discerner un courant à tendance fasciste, car « *notre devoir est de le démasquer, de montrer du doigt chacune de ses nouvelles formes – chaque jour, dans chaque partie du monde* ».

Notons qu'il n'est pas indispensable de combiner l'ensemble des quatorze caractéristiques pour reconnaître le « *fascisme primitif et éternel* » (qu'Eco appelle l'Ur-fascisme) ; une seule suffit à lancer un signal.

## Aujourd'hui, de quoi s'agit-il ?

« *Ainsi commence le fascisme. Il ne dit jamais son nom, il rampe, il flotte, quand il montre le bout de son nez, on dit : C'est lui ? Vous croyez ? Il ne faut rien exagérer ! Et puis un jour on le prend dans la gueule et il est trop tard pour l'expulser*<sup>12</sup>. »

Aujourd'hui, le fascisme est-il en train de ressurgir, sous d'autres formes que par le passé ? Sinon, de quoi s'agit-il ? En réalité, ce n'est pas d'une définition dont nous avons besoin, mais de prendre la mesure de ce qui se joue, car le danger est réel, et les dégâts déjà en cours. En tout cas, on ne pourra pas prétendre qu'on n'était pas prévenu. □

## Les 14 critères listés par Umberto Eco

- *Le culte de la tradition.*
- *L'irrationalisme et le refus du modernisme.*
- *L'action pour l'action, la méfiance envers la culture et le mépris des intellectuels.*
- *Le refus de l'esprit critique.*
- *La peur de la différence et le racisme.*
- *L'appel aux classes moyennes frustrées.*
- *Le nationalisme.*
- *L'humiliation par rapport à la richesse et à la force de l'ennemi.*
- *Le rejet du pacifisme, vu comme une collusion avec l'ennemi.*
- *Le mépris pour les faibles et l'élitisme populaire/de masse, sous l'égide d'un leader dominateur.*
- *Le culte de l'héroïsme et de la mort.*
- *Le machisme, le mépris des femmes et de l'homosexualité.*
- *Le populisme dit « qualitatif », où le peuple est perçu comme une entité monolithique dont le leader sera l'interprète.*
- *La novlangue, basée sur un lexique pauvre et une syntaxe élémentaire.*

1. Le Capitole est le siège du Congrès, le pouvoir législatif des États-Unis.

2. À cet assaut fera écho celui de la place des Trois-Pouvoirs à Brasilia, le 8 janvier 2023.

3. Robert Paxton, « I've Hesitated to Call Donald Trump a Fascist. Until Now », *Newsweek*, 11.01.2021, [www.newsweek.com](http://www.newsweek.com).

4. « Pourquoi Elon Musk a bien fait un salut fasciste », vidéo Youtube par France Culture, [www.youtube.com](http://www.youtube.com).

5. Alternative pour l'Allemagne, parti d'extrême droite.

6. « Foot : émoi en Belgique après des saluts fascistes lors d'une action antiraciste dans un stade », 05.08.2024, [www.liberation.fr](http://www.liberation.fr).

7. Ancien conseiller stratégique de Donald Trump.

8. Lobbyiste américain (1960-2003).

9. « De la fenêtre d'Overton à la post-vérité », podcast *Les Clés*, RTBF Auvio, 11.03.2025.

10. En complément des critères mentionnés ici, il est souvent fait référence à une vision idéalisée du passé, à l'exaltation de la force, au culte du chef providentiel ou encore au totalitarisme.

11. Umberto Eco, *Reconnaître le fascisme*, Paris, Grasset, 2024.

12. Françoise Giroud, *Gais-z-et-Contents. Journal d'une Parisienne*, tome 3, Paris, Seuil, 1997. Citée dans Salomé Saqué, *Résister*, Paris, Éditions Payot, 2024, p. 13.

13. Kamel Azzouz, « Le mot de l'année 2025 est... », 30.12.2025, [www.rtf.be](http://www.rtf.be).

# La démocratie perd ses feuilles... L'hiver vient ?

Par Adrienne Demaret

**L'**extrême droite progresse dans les urnes, en Belgique comme en Europe. Les analystes s'accordent à y voir un danger réel pour nos démocraties. Peut-on pour autant parler d'un retour du fascisme ? En tout cas, les signaux d'alerte se multiplient, un processus glaçant semble en cours.

Le fascisme ressemble à l'automne. Il ne tombe pas d'un coup, il s'installe. D'abord, presque rien : une feuille qui jaunit, la lumière qui baisse, l'air qui se fait plus lourd. On hésite encore à nommer ce qui vient. Puis les signes s'accumulent. Les mots changent de sens, les indignations s'émeussent. Ce qui choquait hier devient tolérable, puis banal. Comme les feuilles mortes qui couvrent le sol, tout s'altère et s'étouffe lentement. Et un matin, sans rupture, le paysage a changé. Les arbres sont nus, le sol sombre et détrempé. On s'est habitué sans s'en rendre compte : ce n'était pas un événement, mais une lente entrée dans l'hiver. L'hiver de la démocratie.

## Processus

Ce processus s'appelle « fascisation » : « Le mot provient des années 1920, juste avant la prise du pouvoir par Hitler en 1933. À l'époque, un processus de droitisation, de mesures autoritaires, de lois répressives et d'idées racistes ont progressivement très bien préparé le terrain à la prise du pouvoir par les nazis. Comme dans l'histoire de la grenouille plongée dans une casserole d'eau froide que l'on chauffe jusqu'à atteindre insensiblement le point d'ébullition. Il s'agit d'un processus double. D'une part, un processus qui supprime de plus en plus d'acquis démocratiques et sociaux. De l'autre, un processus par lequel l'opinion publique est pas à pas gagnée aux idées de la droite extrême<sup>1</sup> ». En Belgique, en Europe, en est-on là ?

## Droits sociaux menacés

Les attaques répétées sur des droits humains et sociaux qu'il a fallu des années pour conquérir est l'un des premiers signes que la démocratie recule. Des agressions qui

ne sont pas toujours frontales et qui participent à « changer l'atmosphère ». Prenons le droit des femmes à disposer de leur corps : dans la Hongrie de Viktor Orban, les femmes qui souhaitent une IVG sont à présent obligées d'écouter les battements de cœur de l'embryon avant toute décision. Dans l'Italie de Meloni, les groupes anti-avortement sont autorisés à entrer dans les cliniques. Officiellement, pas de recul sur la possibilité d'interrompre une grossesse, mais dans les faits une préparation habile des mentalités sur le fait qu'il faut empêcher ces femmes de « commettre une erreur ». Le gouvernement finlandais a entrepris, en 2024, des réformes majeures du marché du travail qui visent à restreindre le droit de grève et à faciliter les licenciements. Chez nous, Bart De Wever estime que l'accès à la sécurité sociale n'est pas un droit humain<sup>2</sup> (droit inaliénable que l'on a dès la naissance), mais un droit du citoyen, qui doit s'acquérir et qu'on peut retirer. C'est là une attaque fondamentale contre les droits humains tels qu'ils ont été conçus.

## Une opinion publique cuite à point

Autre signal qui montre que l'extrême droite gagne du terrain dans les mentalités : les projets de loi mis en avant par les gouvernements dans lesquels l'extrême droite n'est même pas, et qu'elle arrive quand même à influencer. Le sujet principal sur lequel on peut mesurer cet impact, c'est la migration. En Belgique, le traitement réservé aux demandeurs d'asile, de plus en plus dur, est symptomatique du glissement vers l'extrême droite : les aides aux réfugiés corrélées à leur volonté d'intégration, le durcissement des conditions de regroupement familial, etc. La mise en place de tout cela est favorisée par un racisme de plus en plus décomplexé. Nourrir son discours de préjugés et de mensonges xénophobes semble de plus en plus porteur électoralement. Le racisme institutionnel (discriminations à l'embauche, refus de location aux étrangers, concentration des immigrés dans des emplois pénibles et mal payés, violences policières, contrôles au faciès...) se banalise. Les étrangers sont désignés comme une minorité qui refuse de s'intégrer. Ces formes racistes de populisme ne doivent pas être prises à la légère comme de simples formes d'inégalités dont la société est légion. Elles sont le terreau qui prépare les mentalités à accepter que le gouvernement s'assoie sur les lois sans qu'on ne sème outre mesure.

## Mépris de la démocratie et des lois

En effet, en Europe, la plupart des pays, dont la Belgique, sont dans l'illégalité par rapport à leur propre droit national sur la question migratoire. La non-exécution de décisions de justice concernant l'hébergement de demandeurs d'asile est une remise en cause de l'État de droit. Les gouvernements s'assoient dessus et l'assument<sup>3</sup>, et la majorité de la population ne bronche pas. Le fait qu'un gouvernement ne se conforme pas à des décisions de justice est extrêmement inquiétant. On sait qu'il y a toujours un « laboratoire » auprès d'une série de personnes, avant d'étendre des mesures liberticides vers d'autres catégories. Mais

comme pas grand monde ne s'est indigné sur les premières, les mécanismes juridiques sont en place et il sera plus difficile de s'inquiéter quand ce seront les malades, les chômeurs, et une plus grande partie de la population qui seront concernés.

## Répression des associations

La meilleure manière pour un gouvernement d'ouvrir un boulevard pour l'extrême droite, c'est de s'attaquer stratégiquement à tout ce qui peut représenter un contre-pouvoir, nourrir la démocratie, et de passer outre la concertation sociale et les corps intermédiaires. Depuis presque deux ans, nous voyons fleurir comme des mauvaises herbes les attaques contre les mutuelles, les syndicats, le monde associatif... des projets de loi visant à restreindre le droit de manifestation, à durcir les sanctions contre les « mouvements radicaux », l'interdiction administrative d'associations (le projet de loi Quintin), la dé-reconnaissance d'associations reconnues en éducation permanente et liées par des décrets, et bien sûr la diabolisation, montée en épingle, des groupes antifa. Nous sommes face à un gouvernement qui pense que la démocratie se vit une fois tous les cinq ans dans les urnes et que sa position lui donne carte blanche pour faire ce qu'il veut durant le mandat, sous prétexte d'une légitimité du plus grand nombre de voix.

## Culture balisée

Lorsque l'extrême droite arrive au pouvoir, c'est généralement un désastre pour la liberté des médias et de la culture, qui sont réduits quasi uniquement au rôle de porte-voix du gouvernement. Il n'y a plus de média d'opposition. Ce n'est peut-être pas du fascisme à proprement parler, mais c'est un populisme où les libertés d'expression sont profondément niées, comme c'est le cas en Pologne. En Belgique, nous n'en sommes pas encore là, mais dès qu'il s'agit de faire des économies budgétaires, le secteur culturel est un des premiers concernés. Quand Georges-Louis Bouchez (MR) évoque une possible suppression du ministère de la Culture, qu'il juge inutile, ou une refonte radicale des subsides aux ASBL, laissant la culture aux forces du marché, il y a de quoi s'inquiéter. De même, quand le gouvernement souhaite faire des différences de TVA entre des productions culturelles, c'est une attaque contre nos libertés, et une habile manière d'insérer dans nos esprits qu'il y a la « bonne » culture comme l'opéra, et la « mauvaise culture » comme le rap ou le rock.

## Mais encore...

Jusqu'ici, nous n'avons abordé que ce qui saute aux yeux, mais les indices sont partout, parfois plus discrets. Le fascisme va de pair avec des dirigeants autoritaires et le culte d'un leader charismatique. Or, si l'on en croit l'enquête « Noir jaune blues » de la RTBF de 2025, les citoyens réclament un leader fort pour sortir des crises. Autre signe d'un processus de fascisation, la glorification du passé et des traditions, le refus du modernisme

et de l'ouverture. Ces signaux, on les retrouve dans les attaques contre les personnes trans et LGBTQIA+, ou encore dans les débats interminables autour de la crèche, moderne, sur la Grand-Place de Bruxelles l'hiver dernier. D'ailleurs, le critère de ce qui fait la une de nos actualités ne doit pas être négligé : le temps d'émission alloué à des sujets comme l'Islam, la migration ou encore le wokisme est démesuré par rapport aux préoccupations concrètes des gens. Pensons encore à l'utilisation de la violence contre les mouvements de contestation, comme lorsque des profs et des familles se font gazer dans une manifestation pacifique. Pris séparément, tous ces événements semblent presque anodins, mais quand on prend un peu de recul pour regarder l'image globale, il y a de quoi s'inquiéter.

## Un fascisme tranquille ?

Malgré tous les indices récoltés, on peut difficilement parler de régime fasciste. Le Brésil est bien passé à l'extrême droite avec Bolsonaro sans installer, au sens propre, le fascisme. Par contre, il est une certitude que la culture démocratique subit une érosion profonde et durable partout dans le monde, mais elle est plus insidieuse que les sociétés fascistes du siècle dernier, comme l'explique Vivek Chibber, sociologue à l'université de New York : « *Fondamentalement, les pauvres jouissent de toute la gamme des droits politiques, mais sont de moins en moins en mesure de les exercer. Le débat politique est entièrement dominé par les élites. Il en résulte le sentiment que toute tentative de participation est inutile et que le système est entièrement tru-*



*qué. (...) On érode la capacité et la volonté des gens à les utiliser. La meilleure stratégie n'est donc pas d'éradiquer les droits, mais de les rendre inapplicables<sup>4</sup> ». Voilà, en quelques lignes, dévoilé l'état actuel de nos sociétés : une démocratie qui semble être toujours en place mais qui peut ressembler, pour certains, à une coquille vide. Ce que le chercheur québécois Jonathan Durand Folco appelle le « fascisme tranquille ». Nous ne sommes plus, à proprement parler, dans un fascisme des années 30, mais la situation est peut-être tout aussi dangereuse. Et s'il y a une leçon à retenir du passé, c'est que la démocratie peut être détruite si on ne la défend pas avec vigueur.*

## Fascisme ou pas, est-ce vraiment la question ?

Sommes-nous tellement obnubilés par le fascisme et son étiquetage que nous passons à côté des vrais dangers ? Peut-être. Ce qui est certain, c'est que nous assistons à une transformation de la société, plus raciste, plus intolérante, moins solidaire, aigrie, haineuse... et parmi les femmes et les hommes qui portent ces messages d'extrême droite, certains s'emploient activement à rendre la promesse fasciste raisonnable, et même souhaitable. Observateurs et citoyens sont de plus en plus nombreux à observer tous ces indices de fascisation dans le paysage politique belge, phénomène qui s'est accéléré avec le gouvernement Arizona. Ce n'est pas pour cela que nous verserons dans un régime fasciste, mais cela veut dire que si arrivait au pouvoir, par les urnes, un parti souhaitant installer un régime autoritaire fascisant, tout est en place pour le permettre. C'est là-dessus que nous devons lutter et combattre. Il faut voir ce qui se prépare avant qu'il ne soit trop tard et qu'on en arrive à des expulsions de masse, à une guerre, à des camps, car, selon la métaphore parlante du chercheur québécois Jonathan Durand Folco (auteur du livre *Fascisme tranquille : Affronter la nouvelle vague autoritaire*) : « *Quand on est atteint d'un cancer, il ne faut pas attendre d'être au stade terminal pour réagir<sup>5</sup> ». □*

1. Herwig Lerouge et Peter Mertens, « L'inquiétante droitisation de la politique belge », 19 décembre 2018, [www.solidaire.org](http://www.solidaire.org).

2. Idem.

3. « En Belgique, la ministre de l'Asile applique ses mesures migratoires au mépris de l'État de droit », 10 mars 2026, [www.courrierinternational.com](http://www.courrierinternational.com).

4. Vivek Chibber, « Le fascisme est-il de retour ? », dans *Lava Média*, numéro 11, décembre 2019, [lavamedia.be](http://lavamedia.be).

5. Jonathan Durand Folco, « Le fascisme tranquille », dans le podcast « Les balados de Fred Savard », saison 8 épisode 11, YouTube, 30 novembre 2025.

# Arguments pour l'antifascisme

Par Guillaume Lohest



Manifestation contre le racisme (« Marche des solidarités ») du 22 mars 2025 à Paris  
CC-BY-2.0 Flickr images reviewed by FlickrreviewR 2 Files from Tyler Merbler Flickr stream

**E**n Belgique comme ailleurs, l'antifascisme refait surface et suscite des débats – souvent induits par certains médias. Mais quand on observe la diversité de ce que font et de ce que disent les antifascistes, la pertinence de leur objectif, il est évident que la démocratie est de leur côté et a aujourd'hui besoin d'eux.

L'antifascisme connaît un regain d'actualité : c'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle. Bonne, parce que cela veut dire que des gens s'engagent pour stopper, ou du moins freiner la fascisation de la société. Mauvaise, car c'est un signe que cette fascisation est bel et bien en cours. Malgré l'insignifiance des partis d'extrême droite en Belgique francophone, ce double phénomène est néanmoins à l'œuvre chez nous aussi. Il y a incontestablement des signaux d'alerte et des glissements inquiétants, dans la libération de paroles racistes, dans les entraves à l'État de droit, dans les politiques menées. Certes, nos gouvernements ne sont pas catégorisés à l'extrême droite. Nous ne vivons pas sous un régime fasciste. Mais c'est précisément dans ce contexte que l'antifascisme se montre utile, au moment où le rapport de forces reste indécis, pour éviter d'en arriver à des basculements terrifiants tels qu'on les observe déjà aux États-Unis. Car la tendance est mondiale et, à moins d'être aveugle, indéniable.

## Occuper l'espace public belge

Depuis quelques années, plusieurs collectifs antifascistes ont été créés ou recréés en Belgique. Le mouvement a été initié à Liège le 30 janvier 2019, quand « plus de 250 personnes et une quarantaine d'organisations (syndicats, associations petites et grandes, collectifs affinitaires, troupes de théâtre, organisations de jeunesse...) actaient la création du Front Antifasciste de Liège 2.0 (FAL) au Manège de la Caserne Fonck. Il s'agissait de réagir à l'extrême droitisation du champ politique en créant "un front regroupant le plus largement possible toutes les sensibilités de l'antifascisme sans jugement de valeurs sur les méthodes ou les degrés d'engagements mais ayant un objectif clair et précis :

## Le paradoxe de la tolérance

*« La tolérance illimitée ne peut que conduire à la disparition de la tolérance. Si nous accordons une tolérance illimitée même à ceux qui sont intolérants, si nous ne sommes pas prêts à défendre une société tolérante contre les assauts des intolérants, alors les tolérants seront détruits, et la tolérance avec eux... Avec cette formulation, je ne veux pas dire, par exemple, que nous devrions toujours réprimer les philosophies intolérantes ; tant qu'il nous est possible de les contrer par des arguments rationnels et de les tenir en échec grâce à l'opinion publique, les interdire ne serait certainement pas judicieux. Mais nous avons intérêt à revendiquer le droit de les réprimer si nécessaire, même par la force (...). Nous devons donc revendiquer, au nom de la tolérance, le droit de ne pas tolérer les intolérants. »*

Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, 1945.

*la lutte contre les propos, idées, actions de personnes ou de groupement d'extrême droite<sup>1</sup> ». Dans la foulée, le FAL a mené une première action qui a permis d'empêcher la tenue d'une conférence de Theo Francken (N-VA) à Verviers.*

*Cette dynamique a fait des petits dans d'autres provinces. « Notamment à Mons, Charleroi, Tournai, Bruxelles, Luxembourg, Verviers », détaille Julien Dohet, syndicaliste et historien de l'antifascisme, lui-même militant. « On voyait que l'extrême droite se restructurait, on s'est donc dit qu'on devait se relancer. Le terreau existait, on s'était mobilisés contre Pegida ou Nation, mais tout cela manquait de cohésion et de coordination<sup>2</sup>. »*

Le 17 février 2024, la CAB – Coordination Antifasciste de Belgique – est officiellement créée. « Venant de partout en Belgique, des participant·e·s de différents groupes antifascistes et de différentes sensibilités ont ainsi acté la relance d'une coordination antifasciste interrégionale dans un geste à la dimension politique évidente. Ce n'était plus arrivé depuis 30 ans en Belgique. Au delà d'un lieu d'échange d'informations et de discussions sur les stratégies à adopter pour contrer la montée du fascisme, cette nouvelle coordination entend aussi occuper l'espace public et pousser les différentes forces sociales à se mobiliser<sup>3</sup>. » Collectifs, associations, syndicats, jeunes politiques... La diversité est importante au sein de la CAB, qui insiste sur le fait que combattre le fascisme, c'est aussi s'opposer au racisme, au capitalisme et au système patriarcal. Parmi certaines mobilisations récentes, notons celle organisée en réaction à une conférence de Bernard Quintin le 13 janvier (ministre MR de l'Intérieur, qui porte un projet de loi visant à dissoudre facilement des associations jugées « trop radicales » ou « dangereuses »), ainsi qu'un rassemblement pour empêcher une marche de *Voorpost*, un groupe nationaliste flamand, le 19 février. Dans les deux cas, la mobilisation a débouché sur une annulation des événements prévus, avec le maintien du rassemblement antifasciste dans l'espace public.

## La « liberté d'expression » de l'extrême droite

Ces deux exemples mettent en évidence l'un des objectifs revendiqués de l'antifascisme, qui est d'empêcher l'organisation des événements, l'expression des discours et la structuration des groupes fascistes. Ce qui, évidemment, est un point d'achoppement, un sujet de débat et une opportunité, pour ses adversaires, de discréditer le mouvement antifasciste. Analysons cela d'un peu plus près.

L'opinion spontanée est qu'il faut laisser parler les gens au nom de la « liberté d'expression ». Cet argument, qui renverse la menace en dépeignant les antifascistes comme le danger, est celui de l'extrême droite elle-même aujourd'hui, qui prétend être du côté de la démocratie et de la liberté d'expression. Certains médias relaient ce narratif, d'autres le favorisent sous couvert de neutralité en reprenant les termes simplistes de ce débat. Quant à tous ceux qui se rangent derrière cette vision, ont-ils conscience qu'ils adoptent le discours et la stratégie de l'extrême droite, même sans le vouloir ?

Une autre critique assez répandue est qu'il faudrait éviter de voir du fascisme partout. Bernard Quintin, par exemple, est un ministre MR : les antifascistes n'auraient donc pas de raison de l'empêcher de parler. En France, cela fait longtemps que le RN, bien que classé à l'extrême droite, est considéré comme n'importe quel autre parti politique ayant le droit de s'exprimer au nom de la démocratie. Dans cette logique, les antifascistes exagèrent, ils sont « trop radicaux », « extrémistes », et à nouveau, ce sont eux qui sont considérés comme des ennemis de la démocratie.

La réponse des antifascistes à ces critiques peut être résumée par une idée assez simple : la fascisation des sociétés est un processus. Petit à petit, de renoncements en renoncements, on laisse faire (au nom de la démocratie), on laisse dire (au nom de la liberté d'expression), et un jour on se rend compte, trop tard,

que tous les ingrédients du fascisme sont là. Les exemples historiques sont clairs : ça n'arrive pas du jour au lendemain, ça s'installe dans notre vocabulaire, ça infuse dans l'imaginaire, ça percole d'un parti à l'autre. Mais « *la plupart des gens ont une compréhension tronquée du fascisme qui ne leur permet pas de prendre ses adeptes au sérieux avant qu'ils ne soient au pouvoir*<sup>4</sup> ». Nombreux ne perçoivent pas le cheminement insidieux en cours. Les antifascistes sont donc attentifs à stopper ce processus : en empêchant les groupes fascistes de se structurer matériellement, mais aussi en dénonçant les dérives, même si elles émanent de partis ou de personnes n'étant pas *a priori* étiquetés à l'extrême droite. « *Le plus important dans l'antifascisme, c'est de se montrer*<sup>5</sup> », souligne un militant en Grande-Bretagne. Pour éviter que des horreurs soient perçues comme « normales », il faut faire du bruit, nommer les choses. Quant à la liberté d'expression, les antifascistes rappellent qu'elle n'est jamais absolue (il y a par exemple des restrictions sur les propos racistes et négationnistes) et qu'il faut, en quelque sorte, assumer un paradoxe car la menace fasciste est un danger bien supérieur à des exceptions au principe de liberté d'expression (voir encadré).

## L'épouvantail de la violence

Le traitement médiatique et l'instrumentalisation politique, ces dernières années, sont parvenus à faire entrer dans

l'opinion publique que l'antifascisme est violent. C'est une rhétorique classique, celle de Donald Trump, qui consiste à faire passer les résistants pour des terroristes. En montant en épingle la violence ponctuelle de quelques antifascistes, il s'agit de faire oublier que c'est l'extrême droite qui exclut, qui divise, qui déporte et qui tue, sans aucune commune mesure avec les autres forces politiques. Et tout en condamnant les violences extrêmes qui mènent à des actes indéfendables (par exemple donner la mort), il faut rappeler avec force que « *la vaste majorité des tactiques antifascistes n'impliquent aucune forme de violence. Les antifascistes font des recherches sur les fascistes en ligne, sur le terrain, et parfois les infiltrent ; ils les balancent, poussent les organismes culturels à les renier, font pression sur leurs employeurs pour qu'ils les licencient, et demandent aux salles d'annuler leurs concerts, conférences et réunions ; ils organisent des événements éducatifs, des groupes de lecture, des entraînements, des tournois de sport et des campagnes de financement ; ils écrivent des articles de journaux et des tracts, créent des banderoles et tournent des vidéos ; ils soutiennent les réfugiés et les immigrés, défendent le droit à disposer de son corps et dénoncent la brutalité policière*<sup>6</sup> ». Toutefois, c'est vrai, une toute petite partie de l'antifascisme inclut le recours à la violence car « *la violence fasciste demande qu'on se défende* ». Et une partie de cette petite partie va jusqu'à pratiquer une violence préventive. Autrement dit, le danger étant connu et prévisible,

« *les antifascistes n'attendent pas qu'une menace fasciste devienne violente avant d'agir et de la désintégrer – physiquement s'il le faut* ».

Cette violence peut faire débat. Elle doit faire débat. Mais ne nous laissons pas piéger, par paresse intellectuelle, par déni ou par défaut de mémoire historique : ne laissons pas l'extrême droite et les médias qui la soutiennent gagner la bataille dans nos esprits. Le narratif des « antifas dangereux terroristes » est une fiction qui fait progresser la fascisation du monde. En réalité, l'antifascisme « *est un état d'esprit, une façon de réfléchir et de (s'auto)critiquer, ce n'est pas porter des habits noirs et pratiquer des arts martiaux*<sup>7</sup> ». C'est un mouvement de défense de la démocratie indispensable, vaste, justifié, évident, dans lequel nous avons une place à prendre. Ne tombons pas dans le « *piège de la binarité dans la lutte – qui serait une mauvaise réponse au simplisme de la vision binaire de la société portée par l'extrême droite. Car l'antifascisme ne peut être vivant et représenter une alternative que s'il est pluriel, riche de la diversité de ses membres, de ses méthodes, de ses débats et des alternatives qu'il porte*<sup>8</sup> ». □



1. « Lancement de la Coordination Antifasciste de Belgique », Site du Front Antifasciste Liégeois (FAL), 23 février 2024, <https://liege.antifascisme.be>.
2. Véronique Lamquin, « L'antifascisme reprend du poil de la bête en Belgique francophone », *Le Soir*, 28 septembre 2025.
3. Communiqué de lancement de la Coordination Antifasciste de Belgique, site du MOC de Bruxelles, 29 février 2024, <https://mocbxl.be>.
4. Mark Bray, *L'antifascisme, son passé, son présent et son avenir*, Lux, 2018, p. 254.
5. Mark Bray, *Idem*, p. 308.
6. Mark Bray, *Idem*, p. 250 et 251.
7. Mark Bray, *Idem*, p. 315 et 316.
8. Julien Dohet, « Les trois fronts de l'antifascisme », *Agir par la Culture*, octobre 2019.



**« Remettre les gens ensemble pour qu'ils partagent des préoccupations communes »**

INTERVIEW DE **JÉRÔME VAN RUYCHEVELT**

**F**ace à une extrême droite en pleine mutation, Jérôme Van Ruychevelt questionne l'efficacité d'un antifascisme resté trop classique. Selon lui, les stratégies doivent évoluer.

Dans cet entretien, il esquisse les contours d'un antifascisme renouvelé, ancré dans le social, le culturel et les réalités du terrain.

### **Est-il exagéré de dire qu'aujourd'hui, l'antifascisme ne fonctionne pas ?**

Avant d'analyser pourquoi l'antifascisme semble aujourd'hui perdant, il faut cartographier les adversaires que nous avons en face de nous. Il y a l'extrême droite chrétienne traditionaliste et raciste, mais aussi le trumpisme qui est plutôt un « capitalisme de la jungle », il y a ceux qui ne veulent plus respecter les règles du marché international et qui vont utiliser la violence pour pouvoir récupérer des parts de marché, voire des matières premières, puis encore les technofascistes représentés par Elon Musk... En Europe, il y a différents courants d'extrême droite qui essaient de récupérer du pouvoir politique par les élections et qui ont du succès : l'AFD en Allemagne, le Vlaams Belang en Belgique, Geert Wilders en Hollande, le RN en France... Tous ces courants portent en eux, une fois au pouvoir, une tendance à se durcir, à basculer vers des formes autoritaires ou fascistes. La menace est donc sérieuse.

### **Il y aurait donc plusieurs fascismes, mais un seul antifascisme...**

Notre antifascisme progressiste doit pouvoir s'adapter aux nouvelles formes d'extrême droite, il ne peut pas se limiter à un rapport de forces dans la rue. Ce n'est plus le fascisme des années 30 avec des chemises brunes qui défilent. Aujourd'hui, l'extrême droite travaille de manière beaucoup plus dissimulée. Elle a été dédramatisée, elle participe aux institutions démocratiques, dans un contexte de détricotage de l'État de droit... il n'y a plus un classement des races, mais un racisme plus diffus qui stigmatise des catégories de personnes très spécifiques (les migrants ou les mu-

sulmans majoritairement) tout en désignant des ennemis intérieurs comme les « wokistes ». L'antifascisme doit être aussi multiple, aujourd'hui, que l'extrême droite que nous avons en face de nous et qui peut potentiellement se transformer en un état fasciste. Il doit être institutionnel, culturel, médiatique, économique, juridique, présent sur le terrain, proche des milieux populaires. Notre antifascisme ne peut pas se limiter à de la dénonciation et à nommer le mal.

### **Que faut-il faire, alors ?**

Pour le moment, l'extrême droite arrive au pouvoir par les urnes dans plusieurs pays grâce à un électorat qui est sensiblement le même sociologiquement : des travailleurs à bas salaire qui ont peur du déclassement social. Cette peur s'explique par le faible niveau de diplôme : en cas de difficulté dans la vie (perte de travail, maladie, guerre...), le niveau de vie de ces personnes va se dégrader rapidement, elles ont peu de mobilité sociale. Et les discours racistes leur expliquent de qui avoir peur. Elles pensent être en concurrence avec d'autres, généralement plus pauvres qu'elles, présentées comme des menaces et comme des assistés : c'est l'image des mamans voilées qui font la queue au CPAS, des personnes migrantes qui viennent profiter de nos allocations sociales ou des soins de santé sans jamais devoir contribuer. C'est l'alliance des deux (peur du déclassement social et racisme) qui renfloue les votes de l'extrême droite. L'assisté est décrit différemment suivant les pays. Chez nous ce sont les chômeurs, les musulmans et les migrants qui sont les plus stigmatisés. L'extrême droite joue sur des catégories qui sont inventées, qui ne recouvrent aucune réalité sociologique ou économique. Cela permet d'avoir des personnes sur qui on peut taper, pour diviser la population et ne surtout pas s'occuper des véritables responsables de la peur du déclassement social. Si on coupait l'extrême droite de cet électorat populaire, qui a tout intérêt, rationnellement, à accrocher à un projet progressiste, on mettrait à mal sa capacité à monter dans les urnes.

### **L'antifascisme est-il trop dans l'entre-soi ?**

Aujourd'hui en Occident, les militants antifascistes sont souvent très diplômés, très documentés sur les sujets politiques. Il y a une élite culturelle consciente, et c'est très bien, sauf si elle n'est pas connectée à une base sociale. C'est contre-productif. Tous les mouvements sociaux doivent fonctionner comme ça. À gauche, nous avons l'art d'être des premiers de classe dans un contexte où, sur toute une série de sujets (féminisme, racisme, écologie...) l'hégémonie culturelle (voir ci-contre) n'est pas de notre côté. Le progressisme, dans son histoire, a toujours été la minorité qui dérange. À l'époque de l'esclavage, de la colonisation, même des jeux romains où des philosophes s'indignaient des combats entre esclaves... À toutes les époques, les progressistes sont minoritaires et vus comme des « emmerdeurs » qui viennent casser l'ambiance. Si nous n'avons pas de base sociale, si on ne construit pas nos narratifs avec ceux qui sont concernés par nos sujets, alors nous resterons parmi les premiers de classe qui lèvent le doigt pour dire que les choses ne vont pas.

## Jérôme Van Ruychevelt Ebstein

est militant et communicant politique, investi dans les mouvements sociaux en Belgique. Formé en sciences politiques, marketing et storytelling politique, il puise aussi dans son expérience d'activiste et dans l'éducation permanente pour tenter de transformer les narratifs progressistes. Il est l'auteur de l'essai *Pourquoi les narratifs de gauche ne touchent plus les classes populaires* qui est disponible gratuitement en téléchargement sur <https://cecinestpasunecrise.org>.

Il faut construire nos priorités politiques avec les gens, leur donner la parole, discuter avec eux.

### **Les faits et les chiffres, ça parle encore ?**

La rationalité doit être de notre côté mais n'est pas suffisante. Les discours doivent aussi être appréhendés du point de vue émotionnel, largement sous-estimé par les courants progressistes et notamment les antifas. On peut reconnecter avec toute une population à partir de principes moraux. Exemples : quand un enfant tombe devant chez nous, on le relève. Quand une vieille dame porte des sacs trop lourds, on l'aide. Quand il y a une inondation dans le voisinage, on s'entraide... c'est considéré comme « juste ». Quand une personne dépasse dans la file du magasin, c'est considéré comme « injuste ». Or, dans la vie, il y a plein d'exemples où des gens plus riches « dépassent dans la file ». Ces principes moraux ne sont pas toujours alimentés par du rationnel, mais par de l'émotionnel. D'où l'enjeu d'être connecté aux gens, à leur réalité, et de créer avec eux des narratifs basés sur ces principes moraux partagés. De partir des métaphores de la vie quotidienne, ne pas être uniquement sur des faits et des chiffres qui nous placent encore comme des « sachants » qui détiennent les informations et privent les gens du débat. Quand on arrive bardé de connaissances sur un sujet, les gens à qui l'on parle n'ont plus rien à dire.

### **Par exemple ?**

Prenons la thématique du logement : on peut montrer la grille des loyers, parler du marché qui augmente 20% plus vite que l'inflation... mais ça ne va émotionnellement rien faire ressentir aux gens. Un autre angle peut être choisi : *Pensez-vous que les gens méritent de vivre dehors s'ils sont au chômage ? À partir de quand une famille mérite de dormir dans la rue ?* Ce sont des questions dans lesquelles tout le monde peut entrer, car bien souvent les gens ont digéré des principes moraux progressistes. Ils répondent que personne ne mérite de dormir dehors. C'est comme ça qu'on redonne la possibilité à des gens de débattre, via des principes moraux. Notre rationalité nous coupe affectivement des gens autour d'enjeux politiques qui pourraient rassembler.

## « Hégémonie culturelle » ?

« Le concept a été théorisé par Gramsci, un ancien président du parti communiste italien dans les années 1920, qui a écrit sur les stratégies communistes dans un contexte fasciste. Il s'est demandé pourquoi les ouvriers digéraient les valeurs de la bourgeoisie, souhaitaient adopter les mêmes comportements. Il est arrivé à la conclusion que pour gagner un pouvoir politique il faut avoir gagné la bataille des idées, des valeurs, des « normes sociales ». Les sociétés sont culturellement organisées à partir de normes non écrites. « *Tuer c'est mal* » est à la fois inscrit dans la loi et intégré moralement, mais certaines normes capitalistes ne sont pas dans la loi : « *une vie réussie, c'est d'avoir accès à tous les biens de consommation* », « *si tu veux, tu peux* », « *la compétition est un bienfait pour la société* ». Tout cela est produit par des acteurs sociaux qui ont intérêt à ce que ces normes soient intégrées culturellement par la population. À l'inverse, certains acteurs essaient de faire percoler la coopération, la solidarité entre individus, qu'une vie réussie c'est une vie digne et être avec les gens qu'on aime... Tout cela, c'est la bataille pour obtenir l'hégémonie culturelle, c'est-à-dire que notre manière d'envisager moralement les choses, nos normes sociales, devienne majoritaire au sein de la société. Il est dès lors beaucoup plus facile de mettre en place des projets politiques et des mesures auxquelles les gens vont adhérer et consentir, alors qu'il y a plusieurs années ils auraient peut-être été scandalisés. »

### **Comment expliquer que, dans le discours actuel, les antifascistes soient désignés comme le danger, à la limite comme les nouveaux fascistes ?**

Nous vivons dans une société où les modes de production culturels (grands médias, réseaux sociaux, maisons de production de cinéma, maisons d'édition...) sont rachetés progressivement par des milliardaires dont le projet idéologique est fondamentalement à l'opposé du nôtre : soit très à droite d'un point de vue néolibéral, soit carrément d'extrême droite. C'est comme si, dans un ring de boxe « bataille culturelle », nous avions des gants et eux des bazoukas. Il faut continuer à se battre pour des médias de service public, des petits médias locaux, des médias d'éducation permanente, pour les organes de régulation comme le CSA, des conseils de déontologie des journalistes, etc. Ce sont des endroits sur lesquels on a encore prise. On perd facilement la bataille culturelle au niveau des médias, mais ce n'est pas le cas au niveau des écoles, des mondes associatif, syndical, mutualiste... il y a toute une série de domaines où l'on n'est pas encore perdant.

### **Comment la gauche peut-elle lutter contre le fascisme contemporain ?**

Premièrement, par un retour sur le terrain en visant les publics qui sont les plus susceptibles d'adhérer à un projet d'extrême droite. C'est réinvestir des folklores locaux, remettre des bars où il n'y en a plus, lancer des petits magasins coopératifs, des épiceries locales, des réseaux d'échange pour véhiculer des

personnes âgées, aider les gens à recréer du tissu local... Il est démontré qu'en France, les endroits où le RN est le plus haut sont ceux où il y a peu de services publics et où les bars PMU ont disparu. Les gens ne se rencontrent plus, n'échangent plus sur leurs problèmes, ne créent plus de liens. Il faut remettre les gens ensemble, il y a alors plein de choses qui se passent, notamment des processus empathiques de reconnaissance de vécus différents, de manières distinctes de voir le monde... L'enjeu est de remettre des gens ensemble pour qu'ils partagent des préoccupations communes. On ne parle pas alors de migrants, mais de social, de santé, de logement. On essaie d'isoler les causes systémiques des problèmes et d'amener les gens dans des processus d'action collective.

### **On est loin de l'image de l'antifasciste traditionnel...**

Tout cela est un projet fondamentalement antifasciste. Il y avait déjà tous ces réseaux d'entraide, notamment ouvriéristes, dans les années 30. C'est de l'infra-politique : ne pas faire changer les idées des gens à travers le discours, mais à travers une expérience de vie qui va leur faire voir le monde et les valeurs de manière différente. Si on devait s'organiser, il faudrait quadriller le terrain et s'y enraciner plutôt que d'être tous au même endroit, dans des entre-soi un peu urbains où on fait une manif de temps en temps pour contrecarrer un événement. On doit le faire, évidemment, mais pas seulement ! Il faut aussi continuer à être présents dans les médias, mais sortir des cadres habituels et apporter de nouvelles choses dans le débat public. Ne

pas toujours attaquer les valeurs de nos adversaires ou celles des gens qui adhèrent à leurs discours, mais s'y connecter. Par exemple, si on veut défendre les travailleurs de nuit, il ne s'agit pas seulement de dire « *c'est injuste* », mais de dire « *ce qu'on veut, c'est que les parents puissent voir grandir leurs enfants, et le travail de nuit ne permet pas de vivre ensemble. Si on veut limiter, réguler et interdire le travail de nuit, ou le dimanche, dans certains secteurs, c'est pour ça* ». Créer des discours alternatifs, c'est créer des images mentales fortes reliées à un projet progressiste qui connecte avec les valeurs des gens. Certains disent qu'il faut être très radical pour tirer la fenêtre d'Overton vers nous, d'autres qu'il faut rester modéré car on va perdre les gens. Or, la fenêtre d'Overton fonctionne avec une diversité de tonalités. Il nous faut des collectifs plus radicaux, et d'autres qui soient plus modérés : ce sont les modérés qui vont aller chercher des victoires politiques, car on les aura rendus plus pondérés par un effet de contraste. L'extrême droite joue beaucoup là-dessus : en France, Zemmour a été plus radical que le RN, des groupes fascistes ont été plus radicaux que Zemmour et à

la fin le RN passe pour un parti centriste tout à fait acceptable. Quand la N-VA et le Vlaams Belang obtiennent des victoires politiques même mineures par rapport à leur projet global, ils sont très contents, vous savez ! Nous, nous devons jouer ensemble. Faire des passes décisives à ceux qui vont aller obtenir des victoires.

### **S'il fallait n'aborder qu'une seule thématique, laquelle ce serait ?**

L'enjeu central qui fait monter l'extrême droite en Europe, c'est la peur de la migration. On peut convaincre quelqu'un d'un projet social, si dans sa tête il continue de penser que les migrants vont lui voler son travail ou viennent pour profiter, il votera extrême droite. Tant qu'on n'arrive pas à aborder et à cadrer autrement cette question-là, pas uniquement rationnellement mais aussi moralement, on n'y arrivera pas. □

**Propos recueillis par Adrienne Demaret**

## C'est quoi, la panique morale ?

« C'est un concept théorisé par un américain, Thomas Franck. Il a écrit un livre célèbre intitulé *Pourquoi les pauvres votent à droite*. Son analyse est que le projet socioéconomique des conservateurs marchant moyennement auprès des classes populaires, ils ont choisi de se connecter avec eux affectivement sur les enjeux culturels. C'est pour cela que sont gonflées toute une série de « paniques morales » sur l'avortement, la perte des valeurs chrétiennes ou du folklore (Noël, Thanksgiving...), sur les personnes trans, l'arrivée d'autres cultures, les musulmans qui vont nous remplacer... Dans un contexte où les gens ont l'impression de ne rien contrôler sur des enjeux économiques et matériels, les enjeux culturels sont les derniers éléments sur lesquels ils ont un peu de maîtrise : *mon folklore local, ma fête de Noël...* Des éléments fondamentalement affectifs sur lesquels il est très facile d'avoir un avis. Pas besoin d'être fort documenté pour savoir si on préfère « vacances de Noël » ou « vacances d'hiver ». Cela a aussi une fonction de diversion. Par exemple, quand les enseignants réclament plus de financement, une revalorisation du métier, des classes plus petites... on va utiliser des contre-feux de panique morale en parlant d'Islam à l'école, de l'autorité des profs qui n'est plus respectée, du retour souhaité de l'uniforme... Quand on aborde régulièrement la crèche de Noël ou les valeurs chrétiennes, on parle de manière voilée du grand remplacement culturel. C'est polarisant, ça divise, et quand tout le monde se chahute sur une thématique, y compris les progressistes qui arrivent pour démonter les discours, on donne une ampleur démesurée à un fait d'actualité qui ne la mérite pas. Une vraie question, ce serait de se demander qui sont les gens qui ne peuvent pas offrir de cadeaux à leurs enfants à Noël ? Tout l'enjeu de la communication politique, ce n'est pas celui qui a raison, c'est celui qui fait parler de ses propres sujets. Nous avons l'art de déconstruire les sujets de nos adversaires, mais nous devrions parler de nos sujets, nos sujets, nos sujets. »

1. Voir l'article « Si ce n'est pas du fascisme, qu'est-ce que c'est ? », en pages 3 à 5.

# Et soudain, tout le monde lit Salomé Saqué

Par Guillaume Lohest



*Depuis plusieurs mois, j'entends parler partout de Salomé Saqué. On dirait que tout le monde a lu son livre. Ou est-ce seulement les gens de gauche ? En se demandant d'où vient le succès de Résister, on comprendra peut-être un peu mieux qui veut, qui peut résister, et pourquoi, et comment.*

Début mars, en province du Luxembourg. Le collectif antifasciste local organise une action sympathique et symbolique. Pas seulement sympathique et pas seulement symbolique, car l'objectif est clair et concret : dans les boîtes à livres et les salles d'attente, un même bouquin est déposé par les militantes et militants. Il s'agit de *Résister*, de la journaliste française Salomé Saqué. Publié en octobre 2024, cet ouvrage vient de connaître une seconde édition revue et enrichie.

Le message du collectif antifasciste peut être compris à deux niveaux. C'est évidemment une suggestion de lecture. Mais aussi, plus directement et selon le titre du livre, un appel à résister. On tient d'ailleurs là un premier élément d'explication de ce phénomène éditorial : l'efficacité du titre est remarquable. Dans la même veine que le célèbre *Indignez-vous* de Stéphane Hessel en 2011, voici un verbe simple et direct qui rejoint un imaginaire positif, celui de la résistance. L'invitation du livre est sans ambiguïté : elle s'adresse à toutes celles et tous ceux qui ne souhaitent pas collaborer avec ce qui est en train d'arriver, mais qui veulent inverser la tendance.

## **Une journaliste vous parle**

Mais qu'est-ce qui est en train d'arriver et contre quoi s'agit-il de résister ? Tout le mérite du livre est de donner une réponse limpide à cette question. C'est une remarquable synthèse très documentée, à la fois historique (comment l'extrême droite

arrive au pouvoir et ce qu'elle en fait), actuelle (la France et les États-Unis sont décortiqués) et pédagogique (on comprend l'ensemble des mécanismes en jeu, toutes les stratégies développées). C'est complet, clair et accessible, avec une grande honnêteté sur les sources utilisées. Un magnifique travail journalistique qui explique certainement l'excellent accueil du livre dans la presse et les médias. En quelque sorte, une journaliste parle aux journalistes. En tout cas, à toutes celles et ceux, et ils sont heureusement encore nombreux, qui ont à cœur de pouvoir exercer leur métier librement, avec déontologie – ce que l'extrême droite ne permet jamais quand elle est au pouvoir.

Mais le grand public suit aussi. L'engouement pour faire venir Salomé Saqué, rien qu'en Belgique francophone, parle de lui-même. Déjà invitée en décembre dernier à Charleroi, elle a ensuite reçu le titre de docteur *Honoris Causa* à l'UCL en février, revient le 17 mars à Tournai, le 18 mars à l'ULB à Bruxelles, le 20 mars à Namur, le 27 mars à Wavre, le 16 avril à Liège. Partout, c'est Sold Out ! On ne compte plus les « arpentages<sup>1</sup> » du livre, les ateliers d'écriture, les interviews dans la presse... Son éditeur, Payot & Rivages, annonce 400.000 exemplaires déjà vendus. Un chiffre monstrueux pour un livre politique ! Son essai « *dépasse l'inévitable La Femme de ménage de Freida McFadden, dépasse le dernier Astérix en Lusitanie, et même le Goncourt La Maison Vide de Laurent Mauvignier* ». Ce serait carrément, chez nous, « *la première vente de livres en 2025, si on en croit les chiffres récoltés par le syndicat des libraires francophones de Belgique (SLFB) auprès de 47 des 95 librairies indépendantes de la Fédération Wallonie-Bruxelles<sup>2</sup>* ».

## Un résumé lumineux

Bien sûr, son prix (cinq euros) est un argument important de vente, mais ce n'est pas l'élément décisif, car il existe plein de petits bouquins bon marché, et très peu connaissent le succès de *Résister*. Comment l'expliquer ? Rien de tel que de parcourir les commentaires des lectrices et lecteurs<sup>3</sup> eux-mêmes. On en trouve des centaines sur le site communautaire *Babelio*. Du côté des enthousiastes, celui-ci résume l'engouement général : « *Acheté et dévoré en une après-midi, j'ai entrepris de l'offrir au maximum de personnes de mon entourage possibles. C'est court, percutant, éclairant et quelque part, en dépit de la noirceur du tableau, encourageant. Savoir que l'extrême droite n'est pas une fatalité, savoir que l'on n'est pas seul à s'insurger dans son coin, savoir que les valeurs républicaines ne sont pas marginales. C'est un bon coup de pied au cul pour éviter que l'avenir noir que l'on entrevoit ne se réalise du fait de notre simple inaction.* » Beaucoup de commentaires insistent sur la nécessité de « *le mettre entre toutes les mains* », pour ouvrir les yeux ensemble, pour sortir de la normalisation de l'extrême droite : « *Quand je vois avec quelle facilité ils sont entrés dans la tête des gens. Quelle effroyable perspective. L'extrême droite a su se rendre présentable aux yeux du grand public et c'est là où réside le danger. Ouvrez les yeux !* »

Le livre fonctionne donc parce qu'il éclaire. En particulier sur les mécanismes à l'œuvre dans le monde médiatique, sur la « bataille culturelle » en cours. Une autre lectrice résume : « *L'auteure met en lumière une réalité troublante : l'idéologie réactionnaire ne progresse pas seulement dans les urnes, mais aussi dans les esprits, insidieusement, grâce à une machine médiatique bien huilée. "Une population, ça s'influence. Et les idées, ça se véhiculent." À travers la mainmise de quelques milliardaires sur l'information et la banalisation de thématiques extrémistes dans le débat public, la droite radicale impose son agenda, instillant dans l'opinion un sentiment d'inéluctabilité.* » L'analyse du paysage médiatique français est en effet particulièrement percutante. Cela crée une impression de netteté : on comprend mieux, on veut en tenir compte. C'est presque un effet « Voir-juger-agir ». Le mouvement du livre va dans ce sens, de la lucidité à l'action. On comprend donc qu'il soit utilisé comme outil d'éducation populaire.

Salomé Saqué insiste beaucoup sur l'importance de ne pas se résigner, de refuser de croire à l'inéluctable. Là encore, elle touche à un sentiment répandu et lance une alerte qui fait mouche : le danger est insidieux et progressif. « *L'étude de l'évolution des partis d'extrême droite en Europe et au cours de l'histoire, écrit-elle, montre que le basculement depuis un système démocratique vers un gouvernement autoritaire est un processus continu fait de petits renoncements et d'inaction jusqu'à ce qu'un point de non-retour soit atteint<sup>4</sup>.* » On n'essaie pas l'extrême droite « pour voir », ce n'est pas un jeu, elle est toujours pire que ceux qu'on veut envoyer balader en votant pour elle. L'Histoire montre une mécanique implacable : dès qu'elle est au pouvoir, elle l'utilise pour restreindre l'espace des droits et des libertés.

## Une incarnation... de gauche ?

Le même livre, écrit par quelqu'un d'autre, aurait-il autant fonctionné ? On aimerait le croire, mais il est très probable que non. Salomé Saqué n'est pas seulement ce qu'elle écrit, mais aussi une voix : celle d'une jeunesse engagée<sup>5</sup> qui se saisit des enjeux de son époque, notamment ceux du féminisme et de l'écologie. Et qui le fait sans entrer dans aucune étiquette, sans jamais céder à la facilité d'afficher un camp, sans diviser le monde en deux colonnes (les bons et les méchants), mais avec le recul, redisons-le, d'une journaliste. Elle refuse le mensonge de la « neutralité » qui n'existe pas, et lui préfère la notion d'honnêteté et la déontologie du métier (dire et vérifier ses sources et ses conflits d'intérêt, reconnaître ses erreurs). Elle fait preuve aussi d'une audace et d'un courage évident : menacée de mort, sans cesse harcelée par des trolls d'extrême droite sur les réseaux sociaux, elle poursuit néanmoins ses interviews et conférences à un rythme effréné.

Ce positionnement, non neutre mais honnête, engagé mais pas polarisé, précis et nuancé, lui vaut néanmoins de nombreuses critiques. Certains lui reprochent de ne pas s'adresser au bon

public. Ainsi un lecteur juge-t-il le livre inutile « *parce qu'il ne sera jamais lu par ceux à qui il devrait s'adresser : les électeurs du Rassemblement National. Ne le lisons que ceux qui sont déjà convaincus* ». Pour lui, « *ce livre fait fausse route, car il n'est plus temps d'être contre. La République se meurt faute d'un projet qui attirerait à lui des votes "pour"* ». D'autres, à gauche, se désolent que Salomé Saqué refuse de se dire elle-même de gauche, déplorent son manque de radicalité<sup>6</sup>, son recul de journaliste, et traquent les indices permettant de critiquer son positionnement trop « social-démocrate ».

## Simple et rassembleur

Or, justement, si *Résister* rencontre une telle audience, c'est peut-être précisément pour cela, parce que ce livre sort de la polarisation, c'est-à-dire de la mise en scène des idées en deux camps. Son but n'est pas de s'afficher, de prouver son identité ou sa pureté militante (comme font certains en jouant à « plus radical, plus à gauche que moi tu meurs ») mais de défendre la démocratie avec le maximum d'honnêteté, de sérieux et de monde possible. C'est un objectif simple et rassembleur, qui ne nécessite pas de se revendiquer *a priori* de gauche ou d'extrême gauche ou d'une quelconque appartenance politique. C'est sans doute l'intérêt et l'attractivité du livre : il fait du danger de l'extrême droite un combat commun et porteur, et non une lutte de niche trop facile à stigmatiser et à instrumentaliser par l'extrême droite elle-même, ou par certains médias privés qui sont au service de ses idées. L'autrice insiste aussi sur le fait de ne pas entrer dans des postures de stigmatisation et de mépris : « *Personne n'a jamais changé d'avis en se sentant méprisé*<sup>7</sup>. »

Ce positionnement autour d'un socle essentiel, la défense de la démocratie, Salomé Saqué l'assume et le prolonge : « *Il faut absolument qu'on arrive à se parler. Parlez aux gens avec qui vous n'êtes pas d'accord. Il faut absolument rester dans une réalité commune, continuer à débattre, argumenter, y compris avec des personnes qui ont des discours qui nous dérangent. La société, c'est quand même plus compliqué qu'être d'extrême droite ou pas d'extrême droite, il y a douze mille nuances politiques. C'est un spectre*<sup>8</sup>. » Des paroles qui résonnent parfaitement avec les démarches d'éducation populaire, vues comme l'exercice même de la démocratie, un exercice quotidien, permanent, indispensable. □

1. L'arpage est une technique de lecture collective en éducation populaire : un livre est découpé en plusieurs parties dans un groupe, la somme des différentes lectures est ensuite partagée pour acquérir ensemble une compréhension complète du livre.

2. « Le phénomène Salomé Saqué, porté (aussi) par les librairies belges », *Le Soir*, 5 février 2026.

3. Tous les commentaires de lectrices et de lecteurs cités dans cet article viennent du site *Babelio* : [www.babelio.fr](http://www.babelio.fr).

4. Salomé Saqué, *Résister*, Payot & Rivages, 2024 (nouvelle édition revue et enrichie, 2026).

5. Son précédent livre, *Sois jeune et tais-toi* (2023), aborde les réalités vécues par les jeunes en déconstruisant les stéréotypes qui les accablent.

6. C'est par exemple le cas de la chaîne Youtube « Padu Team », animée par des jeunes marxistes, qui a consacré une vidéo entière à la question de savoir si Salomé Saqué est de gauche ou non.

7. Salomé Saqué, *Résister*, idem.

8. Salomé Saqué : « Parlez aux gens avec qui vous n'êtes pas d'accord », propos recueillis par Charlotte de Condé, *La Libre*, 17 février 2026.

# Clowns, grands-mères et grenouilles en résistance

Par Charlotte Renouprez

*De tout temps, le rire, l'art et la culture ont été des vecteurs d'engagement politique, des outils pour sensibiliser et résister. Aujourd'hui, alors que l'autoritarisme et l'extrême droite prolifèrent dans le monde entier et semblent en position de force chez nous, il est urgent d'amplifier la mobilisation en multipliant les démarches qui permettent de sortir d'un entre-soi militant.*



Partout dans le monde, des habitants et collectifs organisent des mobilisations porteuses d'espoir. Vues indépendamment les unes des autres, leurs diverses stratégies pourraient sembler dérisoires face au rouleau compresseur réactionnaire qui nous tombe dessus. Néanmoins, articulées entre elles, elles forment un ensemble cohérent, complémentaire et inspirant. La résistance au fascisme, à l'extrême droite, au repli sur soi se joue ici dans le quotidien, dans des initiatives parfois silencieuses, qui très souvent ne se revendiquent pas de l'antifascisme en tant que tel et qui, pourtant, convergent vers cet horizon commun, participent au renforcement de la démocratie et à la sortie d'un « entre-soi » militant.

## Faire écho au quotidien

Ce melting-pot de (micro-)résistances populaires et joyeuses vous permettra, peut-être, de sortir du marasme ambiant et du sentiment d'impuissance qui a pu vous submerger à la lecture des précédents articles de ce dossier. Il nous permettra surtout, je l'espère, de stimuler notre imagination en vue de mobiliser plus largement. Car cela sera déterminant pour nous permettre de renverser la vapeur, comme l'expliquaient dans la revue *Politique* Miguel Schelck et Juliette Léonard, militants aux jeunes FGFB : « Nous ne lutterons pas en comptant sur nos seuls rangs. Cela implique de sortir de l'entre-soi, de sensibiliser, d'encourager et soutenir les mouvements sociaux qui politisent, participent à la vivacité de la conscience de classe, nous renforcent et nous unissent dans la diversité. [...] Des termes tels que « fachos » ou « sécurité sociale » n'évoquent pas chez tout le monde ce qu'ils nous évoquent et certaines tactiques antifascistes ne sont pas

*adaptées à une population peu sensibilisée. Réinventons nos codes et nos langages, ne nous limitons pas à réagir aux propos de la droite, osons le champ émotionnel, faisons écho au quotidien des gens et démontrons que les idées, pratiques et projets de gauche sont toujours d'actualité<sup>1</sup>. »*

## **L'humour qui tranche et qui libère**

*« Le rire est une arme pour tourner cette idéologie en ridicule<sup>2</sup>. »* Djamil Le Shlag annonce ainsi la couleur. Lui, c'est un humoriste franco-marocain qui, tant dans ses seul-en-scène que dans ses chroniques radiophoniques, explore des thèmes lourds et sérieux comme l'identité, l'éducation, la transmission, le racisme, et ce de manière légère. Il voit l'humour comme un moyen pour sensibiliser de nouvelles personnes, leur permettre de découvrir un autre point de vue – notamment via son émission « Les grands remplaçants » sur Radio Nova. Face aux attaques de l'extrême droite, utiliser l'humour permet de créer les conditions pour continuer à se parler, à se côtoyer. Garder un lien même avec les personnes racistes, c'est de son point de vue fondamental : *« Il faut qu'on leur parle, il faut qu'on les ramène. Il faut qu'on les considère, sinon, il n'y aura que CNews et le RN pour les considérer, et là, c'est sûr qu'on va tous perdre<sup>3</sup>. »*

Le rire participe aussi d'une tactique de désescalade qui a fait ses preuves, à l'image de la CIRCA, l'Armée clandestine de clowns insurgés et rebelles. Parmi ses faits d'armes, le lancement d'une manifestation sauvage sur la Place de la Bastille par un officier des Renseignements Généraux (RG) malgré lui. Comment ? Par l'art de la pitrerie pardi ! Déguisés en CRS version clownesque (boucliers de plexiglas, matraques gonflables, passoirs peints en bleu en guise de casques, etc.), ils escortent un RG infiltré dans un rassemblement. Ce dernier a évidemment besoin d'un minimum de discrétion pour mener à bien sa mission... Imaginez un peu : encadré d'une troupe de clowns dans ses déplacements, il cherche à leur fausser compagnie, mais l'escorte grandit, le contraignant à quitter la place pour rejoindre ses collègues. La joyeuse troupe, à partir de là, *« prolonge sa marche, arpentant les rues de la capitale jusqu'au petit matin. Débordées, les forces de l'ordre ne pourront que suivre le mouvement. Ainsi, c'est bien un officier des RG, poussé à bout par la Brigade activiste des clowns, qui a lancé une manifestation sauvage, alors même qu'il était censé l'anticiper, sinon l'empêcher<sup>4</sup>... »*.

Au-delà de l'aspect jouissif et comique que l'image peut susciter, la CIRCA – organisation internationale sans chef ni centralisation – développe une réelle réflexion sur la fonction sociale et transgressive de la pitrerie. Elle revendique une forme d'activisme politique qui veut ridiculiser le pouvoir pour mieux le combattre tout en réhabilitant la joie de vivre dans le monde. Plutôt que la confrontation face à l'autorité, elle choisit la confusion, beaucoup plus inattendue pour les forces de l'ordre

qui ne sont pas entraînées à y répondre. L'effet de surprise est ici fondamental. Le clown joue sur l'ambiguïté du rapport à la loi et à la transgression, rendant la situation moins lisible pour les forces de l'ordre, et par là diminuant leur marge de manœuvre.

Enfin, le rire a une fonction cathartique et rassembleuse évidente. Il permet de maintenir un élan vital sans sombrer dans le désespoir. Dans un contexte anxio-gène et stressant, rire agit comme une sorte de « soupape de décompression », un exutoire non violent mais aussi terriblement humain à ne pas négliger.

## **L'art comme vecteur d'engagement politique**

Partons au Pérou, où les *Artistas Unidos contra la Dictadura* ont pris part en 2022 à une mobilisation apparemment historique – elle serait la première révolte ouvertement politique des milieux populaires andins – qui a essuyé une répression sanglante (plus de 60 morts et 1600 blessés). Face à celle-ci, l'art a joué un rôle majeur. Par diverses pratiques artistiques, le collectif en question a détourné des usages ordinaires, dans l'espace public, des symboles traditionnels bien connus du grand public péruvien, et les a exploités comme métaphore pour rendre visible ce qu'ils et elles dénoncent. Un symbole en particulier, la « *Mamacha* », femme de la Sierra, citoyenne décrite comme vulnérable, invisibilisée, méprisée, que le collectif s'est réapproprié dans un but à la fois émancipateur et thérapeutique. L'ensemble des performances de ce collectif a pris place dans une mobilisation plus large de la société civile péruvienne, s'est articulé à d'autres stratégies de mobilisation et a été perçu comme une modalité de participation politique alternative permettant de contourner plus discrètement la répression déployée contre les opposants politiques.

La réappropriation et le détournement de symboles a aussi le vent en poupe aux États-Unis, où les protestations « *No Kings* » prennent de l'ampleur. Celles-ci sont colorées, bordéliques, joyeuses, les participants rivalisent d'inventivité pour les déguisements et les pancartes. Les chiffres sont impressionnants, le 18 octobre 2025 il y aurait eu plus de 7 millions de participants et 2600 rassemblements à travers tout le pays. Parmi les déguisements populaires, celui de la grenouille, avec un triple avantage : il offre une protection physique non négligeable face aux forces de l'ordre ; il offre une stratégie visuelle imparable à l'heure des réseaux sociaux – depuis quand l'armée et la police doivent réprimer des grenouilles non violentes ? – et il détourne et permet de se réapproprier un ancien signe trumpiste (*Pepe the Frog*) en symbole progressiste.

Terminons ce tour non exhaustif de pratiques créatives par un collectif extrêmement attachant, les « *Raging Gran-*

nies » – qui font à certains égards penser au *Gang des Vieux en Colère* bien connu par chez nous. Encore un mouvement sans chef et décentralisé, composé cette fois-ci exclusivement de dangereuses mamies aimant pousser la chansonnette. Elles ont pour habitude de s'affubler de vêtements généralement assignés aux grands-mères – et par là, à nouveau se réapproprient des symboles, détournent des stéréotypes – et de chanter des chants protestataires dont elles ont inventé les paroles, dans l'espace public, en manifestation, lors d'événements.

## La conversation intentionnelle

Changeons à présent de registre avec une démarche moins spectaculaire, presque invisible, mais néanmoins fondamentale pour « ramener » les gens qui seraient tentés par les discours racistes, sexistes, classistes, vers une vision plus égalitaire. Dans l'excellent hors-série de la revue

*Socialter* « Résister aux nouveaux fascismes », Lumir Lapray, une activiste en milieu rural, présente une pratique qui semblera familière aux habitués de l'éducation permanente. Il s'agit de « parler avec des gens qui ne pensent pas comme moi, sans les humilier, sans me renier. Avec l'objectif très concret de déplacer – parfois d'un millimètre – leur regard sur le monde ». Très concrètement, la conversation intentionnelle implique de : (1) laisser parler, vraiment. Poser des questions, creuser pour comprendre, amener la conversation vers la vie concrète, même face à des propos qui heurtent. Un « pourquoi tu penses ça ? » plutôt qu'un « n'importe quoi, tu ne peux pas dire ça ! ». (2) Reformuler, tenter d'identifier des valeurs communes derrière des propos heurtants. Trouver le dénominateur commun, aussi petit soit-il. (3) Rediriger la colère, identifier ceux à qui profitent nos divisions. Reformuler encore, réaliser un travail d'équilibriste dans la discussion pour garder le lien et la confiance de l'interlocuteur tout en décollant la colère de la mauvaise cible. Enfin, (4) préserver une place à l'interlocuteur dans notre « nous » : « Changer d'avis, c'est difficile. Ça demande de reconnaître qu'on s'est trompé, qu'on a cru des gens qui nous mentaient. Pour que quelqu'un franchisse ce pas, il faut qu'il ou elle puisse le faire sans perdre totalement la face »... Et donc que nous lui fassions une réelle place, en le laissant explorer, réfléchir par lui-même, se tromper, se contredire.

Toutes ces initiatives plus ou moins silencieuses, plus ou moins hors des radars, ont ceci en commun : elles visent à rendre plus joyeuses et plus accessibles, plus populaires en somme, la lutte et les valeurs progressistes, antiracistes, démocratiques. En utilisant l'espace public comme terrain de jeu, en tournant en dérision l'absurde des valeurs réactionnaires, en se réappropriant des symboles traditionnels détournés, en favorisant un dialogue sans surplomb, c'est un projet de société rassembleur et porteur d'espoir qui est promu hors du cercle de convaincus. En étant de prime abord moins polarisantes, ces démarches permettent à celles et ceux qui ne se revendiquent pas de l'étiquette antifasciste en tant que telle de se sentir impliqués dans la mobilisation contre la fascisation de la société. Ce sont là des choix stratégiques qui peuvent ouvrir des brèches réjouissantes ! □

## Résister dans les boîtes à livres !

Plus près de chez nous, le collectif antifasciste du Luxembourg a lui aussi fait preuve de créativité, au début de ce mois de mars 2026. Des militantes et militants ont sillonné toute la province pour déposer, dans les boîtes à livres et dans les salles d'attente, le petit livre *Résister* de la journaliste Salomé Saqué. Et vous ? L'avez-vous déjà lu ou offert ? (Cf. article en pages 16 à 18)



1. « Libéraux, tous fachos ? », *Nouvelle menace réactionnaire, affronter la vague*, revue *Politique* n°130.

2. Entretien avec Djamil Le Shlag dans *Socialter, Résister aux nouveaux fascismes*, hors-série printemps 2026.

3. *Idem*.

4. « Jouer la répression pour mieux s'en défaire », dans *Quand la non-violence déjoue la répression*, n°149 de *Alternatives non-violentes*.

# Star Wars : un outil pédagogique contre la tyrannie

Par Renato Pinto

Dans cette analyse, pas de sabres laser, de droïdes ni de courses-poursuites à bord d'un vaisseau spatial ! Il sera avant tout question de... politique. Eh oui ! Car l'univers de Star Wars en est imprégné.

## Synopsis

Pour les non-initiés, la trame principale de *Star Wars* peut être synthétisée en trois phases : la prise de pouvoir progressive d'un leader autoritaire jusqu'à l'instauration d'une dictature (l'Empire) ; les efforts déployés par la rébellion pour renverser l'opresseur ; puis la poursuite de cette lutte contre les résurgences du régime.

Censés garantir la paix au sein d'une république démocratique, les chevaliers Jedi sont dépassés par les événements, dupés, puis désignés comme boucs émissaires et finalement pourchassés et massacrés. Les derniers d'entre eux joueront néanmoins un rôle décisif dans la lutte contre le côté obscur.

**R**éférence bien connue de la pop culture, l'univers Star Wars regorge de mises en garde contre les régimes autoritaires, et peut alimenter un débat sur les efforts à déployer pour s'y opposer.

## « Ainsi s'éteint la liberté, sous une pluie d'applaudissements »

En plus des symboles qui sont autant de références à certains régimes parmi les plus sinistres de l'Histoire (drapeaux, discours martial, armes de destruction massive), l'ascension, la prise de pouvoir et même la chute du chef emblématique qu'est l'Empereur Palpatine évoquent aussi d'authentiques autocrates. La subtilité vient du fait que ce leader autoritaire ne s'impose pas par la force mais accapare progressivement le pouvoir qu'on lui

confère, sous prétexte de rétablir l'ordre et la sécurité. Il tire profit d'une situation conflictuelle pour se voir octroyer de plus en plus de prérogatives, jusqu'au moment où, prétextant un complot, il fait finalement taire toute opposition, avec l'assentiment d'une bonne partie de la classe politique. La sénatrice Amidala, fervente démocrate, aura alors ces paroles qui laissent songeur : « *Ainsi s'éteint la liberté, sous une pluie d'applaudissements*<sup>1</sup> ». D'où l'importance de prévenir une telle menace, en préservant les droits fondamentaux, même en temps de crise.

## Effort de guerre ou services de base ?

Tant dans la fiction que dans nos rues, la militarisation de la société contribue à instaurer un climat de méfiance et de peur. Dans la série animée *The Clone Wars* (avant l'instauration de l'Empire), quelques personnalités s'efforcent de mettre un terme à l'escalade de la violence et de limiter la militarisation accrue de la République, enlisée dans un conflit armé contre une faction séparatiste. Tandis qu'un esprit martial tend à s'imposer, ces voix encouragent le dialogue, la diplomatie et la modération, en vue d'obtenir la paix. Elles s'opposent aussi aux investissements coûteux dans des moyens militaires supplémentaires, au détriment de services sociaux déjà mis à mal.

« *La République, jusque-là, avait toujours fourni ces services de base. Mais à présent, certains parmi nous veulent allouer ces crédits à l'effort de guerre, sans aucune pensée pour les besoins fondamentaux à la survie des gens*<sup>2</sup>. » N'est-ce

pas précisément ce que déplore une partie de la société civile belge aujourd'hui : investir massivement dans l'armement et la Défense, en infligeant parallèlement des restrictions aux secteurs de l'aide sociale, de la santé, de l'enseignement... ?

## Désinformation et post-vérité

Dans la série *Andor*, le régime impérial crée de toutes pièces un ennemi fictif – le peuple de la planète Ghorman – qu'il étouffe, isole, et dont il attise le ressentiment, en vue de le désigner comme un danger potentiel. Le but : s'en débarrasser pour faire main basse sur des ressources minières. Et, de fait, la répression vire au carnage, avec l'assentiment d'une part de l'opinion publique manipulée par des médias assujettis au pouvoir.

En réaction, la sénatrice Mothma<sup>3</sup> prononce un discours fort devant ses pairs pour dénoncer les atrocités commises par le régime mais aussi la désinformation : « *La distance entre ce qui est raconté et ce qui est connu comme étant la vérité s'est maintenant transformée en un gouffre abyssal. Parmi les menaces qui nous guettent, la perte de notre objectivité face à la réalité est probablement la plus dangereuse de toutes. La mort de la vérité est la victoire ultime du mal. Quand la vérité nous abandonne, [...] quand elle nous est arrachée des mains, nous devenons totalement vulnérables à l'appétit du monstre qui saura crier le plus fort<sup>4</sup>.* »

Cette séquence rencontre plusieurs enjeux contemporains : l'importance des contrepouvoirs, la nécessaire indépendance des médias, les dangers de la post-vérité... Volontairement ou non, elle fait écho à cette interpellation de Hannah Arendt : « *Ce qui permet à une dictature totalitaire ou à toute autre dictature de régner, c'est que les gens ne sont pas informés ; comment pouvez-vous avoir une opinion si vous n'êtes pas informé ? Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges mais que plus personne ne croit plus rien. [...] Et un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire*

*une opinion. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et l'on peut faire ce que l'on veut d'un tel peuple<sup>5</sup>.* »

## « Une froide obscurité qui s'étend comme de la rouille »

La série *Andor* expose tout au long de ses deux saisons les méthodes exercées par un régime oppressif : non seulement les arrestations arbitraires et la répression sanglante mais aussi la surveillance de masse, l'abrutissement de la population et la puissance de la propagande pour manipuler l'opinion publique<sup>6</sup>...

« *L'Empire a été patient. Il nous étrangle si lentement qu'on n'y fait même plus attention* », dira un résistant de l'ombre. « *Nous étions endormis* », déplore une autre<sup>7</sup>. « *Il y a une froide obscurité qui s'étend comme de la rouille et qui contamine tout ce qui nous entoure. Nous l'avons laissée s'étendre et maintenant elle est là.* »

L'abrutissement mène à l'indifférence ; et « *l'indifférence c'est l'aboulie, le parasitisme, la lâcheté, ce n'est pas la vie<sup>8</sup>* », écrivait le penseur communiste Antonio Gramsci.

Être éveillé, c'est refuser l'indifférence. Ensuite, l'indignation, la compassion, la solidarité et l'engagement peuvent mener à la lutte – une lutte qu'il ne s'agit pas d'idéaliser, car elle est parfois souterraine, douloureuse, et réclame des sacrifices. D'où le besoin d'un horizon qui se démarque nettement de ce contre quoi on s'insurge. Remplacer un tyran par un autre ne présente aucun intérêt. Il faut tendre vers ce qui est juste.

## Mobiliser toutes les ressources

Pourquoi consacrer une analyse à la saga *Star Wars* dans un dossier comme celui-ci ?

Parmi les millions de personnes qui ont vu (et revu) ces films et séries, toutes ne sont pas acquises à l'antifascisme, à

l'anti-impérialisme, ni même sensibles à la valeur de l'égalité... Pour preuve : des acteurs racisés et des actrices occupant le devant de la scène ont été les cibles de commentaires racistes et sexistes d'une partie des « fans », alors que l'inclusivité est pourtant un enjeu majeur au sein des grosses productions hollywoodiennes. Du coup, faire un peu de pédagogie autour d'une telle « machine » n'est peut-être pas aussi anecdotique que ça en a l'air.

De plus, derrière l'action, les combats et l'aventure, qui sont le fonds de commerce de ce genre d'histoires, un œil attentif remarquera les efforts déployés par nombre de personnages pour favoriser la diplomatie, le dialogue, le vivre-ensemble, le respect, la réconciliation, la paix... Dans le monde réel aussi, ces enjeux valent la peine de mobiliser toutes les ressources disponibles, y compris la fiction et le Septième Art. □

1. *Star Wars, épisode III : La Revanche des Sith*, 20th Century Fox, 2005.

2. Padmé Amidala, *The Clone Wars*, saison 3, épisode 11, Cartoon Network et Disney+, 2010.

3. Plusieurs personnalités politiques parmi les plus engagées sont des femmes – Padmé Amidala, Satine Kryze, Mon Mothma, Leia Organa – ce qui est loin d'être anecdotique dans l'univers souvent sexiste des superproductions.

4. *Andor : A Star Wars Story*, saison 2, Disney+, 2025.

5. Entretien dans le documentaire *Un certain regard*, ORTF, 1974.

6. Le réalisateur Tony Gilroy a indiqué qu'il s'agissait bien de décrire l'Empire comme un régime fasciste, mais il n'avait pas prévu d'être involontairement rattrapé par l'actualité. Interviewé par *The Hollywood Reporter*, 20.02.2026, [www.hollywoodreporter.com](http://www.hollywoodreporter.com).

7. Luthen Rael et Maarva Andor, dans *Andor : A Star Wars Story*, saison 1, Disney+, 2022.

8. Antonio Gramsci, extrait de « *La Città futura* », dans *Il Grido del Popolo*, n° 655, 11.02.1917, et *Avanti!*, an XXI, n° 43, 12.02.1917.

# SOMMAIRE

## 2 Le monstre est-il acajou, rouille ou noisette ?



**Édito.** On peine à se mettre d'accord sur une définition du danger qui vient, et plus encore sur la bonne manière d'y résister. Mais est-ce là l'essentiel ? Ce qui compte, c'est que les résistances s'enclenchent, se diversifient, s'articulent et s'élargissent.

## 3 Si ce n'est pas du fascisme, qu'est-ce que c'est ?



La prudence impose de bien peser certains mots avant de les utiliser. « Fascisme », par exemple. Le franchissement de plusieurs lignes rouges au cours de ces dernières années, notamment aux États-Unis, nous oblige cependant à nous interroger sur la façon de décoder ce qui se déroule.

## 6 La démocratie perd ses feuilles... L'hiver vient ?



L'extrême droite progresse dans les urnes, en Belgique comme en Europe. Les analystes s'accordent à y voir un danger réel pour nos démocraties. Peut-on pour autant parler d'un retour du fascisme ? En tout cas, les signaux d'alerte se multiplient, un processus glaçant semble en cours.

## 9 Arguments pour l'antifascisme



En Belgique comme ailleurs, l'antifascisme refait surface et suscite des débats – souvent induits par certains médias. Mais quand on observe la diversité de ce que font et de ce que disent les antifascistes, la pertinence de leur objectif, il est évident que la démocratie est de leur côté et a aujourd'hui besoin d'eux.

## 12 « Remettre les gens ensemble pour qu'ils partagent des préoccupations communes »



**Interview.** Face à une extrême droite en pleine mutation, Jérôme Van Ruycvelt questionne l'efficacité d'un antifascisme resté trop classique. Selon lui, les stratégies doivent évoluer. Il esquisse les contours d'un antifascisme renouvelé, ancré dans le social, le culturel et les réalités du terrain.

## 16 Et soudain, tout le monde lit Salomé Saqué



Depuis plusieurs mois, j'entends parler partout de Salomé Saqué. On dirait que tout le monde a lu son livre. Ou est-ce seulement les gens de gauche ? En se demandant d'où vient le succès de *Résister*, on comprendra peut-être un peu mieux qui veut, qui peut résister, et pourquoi, et comment.

## 19 Clowns, grands-mères et grenouilles en résistance



De tout temps, le rire, l'art et la culture ont été des vecteurs d'engagement politique, des outils pour sensibiliser et résister. Aujourd'hui, alors que l'autoritarisme et l'extrême droite prolifèrent dans le monde entier et semblent en position de force chez nous, il est urgent d'amplifier la mobilisation en multipliant les démarches qui permettent de sortir d'un entre-soi militant.

## 22 Star Wars : un outil pédagogique contre la tyrannie



Référence bien connue de la pop culture, l'univers *Star Wars* regorge de mises en garde contre les régimes autoritaires, et peut alimenter un débat sur les efforts à déployer pour s'y opposer.



Prix au n° : 5€

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :

Versez 21€ au compte BE46 7865 7139 3436 des Équipes Populaires, avec la mention : "Abonnement à Contrastes" + votre nom